

•• auraient fui et qui finirait d'agoniser : maisons à nouveau brûlées ou rasées ; façades et toits défoncés que la prochaine pluie emportera ; dépôts d'ordures dans les anciens jardins ; rôdeurs ; pilliers d'épaves ; la nature qui reprend ses droits ; des renards, certaines nuits ; des *crack houses* ; des écoles fermées ; un magasin de liqueurs clôturé de barbelés ; le cinéma Fox intact, avec ses lions ailés de briques à l'entrée ; idem pour les maisons de Frank L. Wright ou pour le Orchestra Hall où l'on arrive en smoking dans un environnement de fin du monde ; mais le Book Cadillac Hotel ou le Statler-Hilton, ces merveilles architecturales dont les encorbellements sont des pièces de musée, sont vides, eux, et cadencés ; parfois, on dirait une lèpre ; parfois, Dresde ou Sarajevo ; un observateur qui ne saurait rien de l'histoire de la ville et des émeutes raciales qui ont précipité, il y a trente ans, l'exode de la population blanche vers les banlieues, pourrait penser, cette fois, qu'il est dans une ville bombardée ; mais non ; c'est juste Detroit ; c'est juste une ville américaine dont les habitants sont partis en oubliant de fermer la porte ; c'est juste cette expérience, unique au monde, d'une ville que l'on quitte comme l'on quitte un partenaire désaimé et qui, petit à petit, retourne au chaos.

Mystère de ces ruines modernes. Enigme d'une Amérique dont je découvre qu'il y a un vieux sentiment, essentiel à la civilité européenne, consubstantiel à son urbanité, qui lui est, sinon étranger, du moins problématique : l'amour des villes.

Le modèle juif des Arabes américains

Comment peut-on être arabe ? Je veux dire : arabe et américain ? Comment peut-on, dans l'Amérique de l'après-11 Septembre, être fidèle à sa foi musulmane et ne pas passer pour mauvais citoyen ? Pour les habitants de Dearborne, Michigan, quelques kilomètres à l'ouest de Detroit, la question ne se pose pas. La ville est un peu spéciale, bien sûr. Le McDonald's est hallal. Le marché s'appelle Al Jezeera. Le True Gentlemen's Club, autrement dit la boîte de strip-tease située à l'entrée du quartier, entre le Adonis Restaurant et la mosquée, se veut spécifiquement musulmane. Je vois une vieille Ford avec l'une de ces plaques d'immatriculation personnalisées dont raffolent les Américains et dont les premières lettres sont « Taliban ». Et je m'aperçois vite que, autour de Fort Rouge, l'ancienne usine Ford dont l'essentiel est réduit, comme à Lackawanna, à des carcasses d'acier rouillé, des tubulures inutiles, des silos vides et des hangars semi-détruits au milieu desquels poussent des arbres, le *red neck* de base parle indifféremment arabe et américain. Mais tous ceux que je rencontre, tous les commerçants, politiques, responsables communautaires que j'interroge sur la façon dont se combinent, au temps d'Al Qaïda, ces deux identités nouées et vues comme contradictoires par les plus radicaux des républicains, me répondent que, non, nullement, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, la question de la double allégeance qui empoisonne, en France, le débat sur les appartenances ne se pose, ici, en aucune façon. Ahmed, enturbanné comme un sikh et vendant, sur Warren Avenue, des sodas tout ce qu'il y a de plus américains : « Bien sûr, il y a eu des problèmes ; bien sûr, il y a eu un contrecoup ; bien sûr, les agents du FBI sont venus, pleins de suspicion, chercher des terroristes ; mais ils ne les ont pas trouvés ; nous sommes de bons citoyens américains et ils ne pouvaient donc pas les trouver. » Nasser M. Beydoun, jeune et fringant businessman, marié à une Française, et dont je tarde à m'aviser que, lorsqu'il dit « nous », ce n'est pas « nous les Arabes » mais « nous les Américains » qu'il veut

dire : « J'étais contre la guerre d'Irak, m'explique-t-il, dans la grande salle de conférences de l'Arab American Chamber of Commerce dont il est le président ; mais moins pour eux, les Arabes, que pour nous, les Américains, grand peuple, belle culture, démocratie exemplaire qui est en train de se préparer un destin de puissance occupante. » Et puis Abed Hammoud enfin, président du Arab American Politic Act Committee, cette petite institution dont le rôle est, m'explique-t-il, d'auditionner, de scanner et, éventuellement, d'« endosser » les candidats à tous les postes de pouvoir locaux ou nationaux : « Quand Bush m'écrit, en 2000, une belle lettre personnelle d'une page et demie commençant par "Dear Abed", quand Kerry demande quelle est la procédure à suivre pour solliciter le soutien des Arabes de Detroit et que je lui envoie, pour qu'il s'en inspire, copie de ladite lettre, quand, en janvier dernier, j'organise une série d'auditions téléphoniques pour lui, Kerry, ainsi que pour Wesley Clark et un représentant de Howard Dean, quand je fais en sorte que l'une de nos équipes colle à tel candidat au Congrès de l'Illinois, assiste aux moindres de ses déplacements et à chacune de ses conférences de presse, quand je boucle enfin, ce matin, la "Lettre d'information" que j'envoie à tous nos adhérents et que voici, savez-vous quel est mon modèle ? Les juifs, évidemment ; cette incroyable *success story* américaine qu'est la Constitution et le triomphe du lobby juif ; ce qu'ils ont réussi à créer, les juifs, ce pouvoir qu'ils ont su acheter, gagner à la sueur de leur front, ce chemin qu'ils ont tracé et qui les a menés au nœud de toutes les influences, comment ne pas s'en inspirer ? Nous avons cinquante ans de retard, c'est vrai ; ils sont dix fois plus forts que nous, d'accord ; mais vous verrez, nous y arriverons ; un jour, nous serons leurs égaux. » Je ne dis pas que ce discours soit exempt d'éléments troubles. Peut-être la modération du propos est-elle tactique et l'idée reste-t-elle de faire, à l'arrivée, non pas aussi bien, mais mieux, qu'une communauté juive toujours identifiée à la figure de l'ennemi. J'ai d'ailleurs bien senti, chez Beydoun, la forte réticence à l'endroit d'un Israël dont il prend bien soin de ne pas remettre en cause l'existence mais où il est « hors de question » qu'il se rende tant que la « résistance palestinienne » n'aura pas eu, Hezbollah compris, raison de l'« occupation ». Mais enfin le fait est là. On est loin d'Islamberg, ce phalanstère fondamentaliste que j'avais découvert au moment de mon enquête sur la mort de Daniel Pearl et où l'on célébrait, au cœur des Catskills, l'idéologue terroriste Gilani. Et l'on est plus loin encore de ces banlieues françaises où l'on conchie le drapeau, hue l'hymne national et où la haine du pays d'accueil n'a d'égal qu'un antisémitisme qui ne demande qu'à passer à l'acte. Grande leçon américaine. Beau spectacle de démocratie vécue, c'est-à-dire d'intégration et de compromis. Il y a cent quinze mille Arabes dans un rayon de quinze kilomètres autour de Dearborne. Il y en a un peu plus d'un million, répartis entre le Michigan, l'Ohio et l'Illinois, dans l'ensemble de l'Amérique. Et ce qui domine ce sont, malgré l'Irak, malgré Bush, malgré les incendiaires de la prétendue guerre des civilisations, ces deux traits : le rêve américain, ni plus ni moins vivant que dans toutes les générations d'Irlandais, Polonais, Allemands, Italiens, qui les ont précédés ; et, ceci étant lié à cela, cette étrange passion juive, presque cette obsession, cette rivalité mimétique avec une communauté qui, une fois n'est pas coutume, fait figure, non d'ennemi, mais de modèle, d'obscur objet du désir – cette volonté d'être, si j'ose dire, en parodiant la devise fameuse des juifs français avant l'affaire Dreyfus, heureux comme juifs en Amérique.

*Ce texte est extrait de American Vertigo de Bernard-Henri Lévy. Copyright Grasset.
A paraître le 7 mars 2006.*